



A UNE JEUNE DEMOISELLE

(Ecrit dans son album)

POURQUOI L'ON SOUPIRE

Jeune fille, ton cœur soupire,
Et tu ne sais pourquoi.
Si tu veux, je vais te le dire :
Ecoute, écoute-moi :

C'est que ton cœur est une flamme
Qui doit monter vers Dieu,
Et le monde retient ton âme
Captive en ce bas lieu.

Le papillon batte son aile
Au feu qui l'éblouit ;
Et toi, c'est ton âme immortelle
Que le monde trahit.

Car le monde, dans sa folie,
Croit remplir notre cœur ;
Et notre cœur, vide, s'écrie :
Où donc est le bonheur ?

Qu'importent les plaisirs du monde
Et ses folles amours ?
Sans Dieu notre âme si profonde
Soupirera toujours !

J. B. Burque, P. 1892

MÉRISSETTE

HISTOIRE D'UNE PETITE BOHÉMIENNE

I



— MONTEZ-MOI donc ça, père Muller, dis-je au vieux meunier, tandis que nous prenions le frais sur le banc de pierre, devant le moulin.

— Puisque vous le voulez, me répondit-il, de sa petite voix tremblante...

Et rien qu'au clignotement inusité de ses yeux, je compris que l'histoire serait

intéressante : c'était sa manière à lui d'annoncer de l'extraordinaire.

Un brave homme que ce père Muller, le meunier d'Hugolsheim. Voilà déjà dix ans qu'il repose sous le gazon de la colline, et rien que d'y songer, j'en suis encore tout mélancolique : c'est ma jeunesse entière que je revois dans ce souvenir.

Et pour un beau moulin que le sien, c'en était un. Je n'ai jamais rien vu de plus riant que cette pittoresque construction, sur le bord de la route, la porte s'ouvrant au milieu, et derrière, parmi les hautes herbes et la mousse des vieux murs, la grande roue moussue, toute frangée d'écume, qui tourne lentement sous le poids de l'eau. Jour et nuit, elle jetait dans le silence du village son tic-tac monotone, car le père Muller avait des pratiques plus qu'il n'en aurait voulu et il ne dormait guère, je vous assure, pour satisfaire tout le monde. C'était parfois une caravane ininterrompue de paysans, qui se disputaient pour entrer les premiers, leur sac de blé sur le dos.

Or donc, voici ce qu'il me conta, par ce beau soir de septembre, il y a bien longtemps, oh ! oui, bien longtemps, tandis que le soleil se couchait sur la côte de la Mittelbronn et que des jeunes filles "rondiaient" sur la place du village, en chantant la vieille complainte patoise, si naïve et si douce :

"J'ai rencontré Rosette, Rosette, ma bien aimée. — Elle est aussi vermeille que la rose en été. — Elle se tient aussi droite que les joncs dans les prés. — Joli cœur que je t'aime, jamais je ne t'oublierai."

Les échos du Sonnenberg répétaient à l'infini cet air d'autrefois : nous buvions du vin blanc d'Alsace, couleur d'or, qui vous délire si singulièrement la langue et vous met des rayons de soleil dans la tête.

C'est l'histoire de Méréssette, la petite Bohémienne, et ce récit, si simple et si touchant, le voici, tel qu'il m'est toujours resté devant les yeux, dans le beau cadre de cette superbe soirée d'automne....

II

— J'avais dix-huit ans, monsieur, commençait alors le père Muller, et parmi les clients de notre moulin, qui arrivaient chaque samedi, le petit sac de blé sur le dos, il y avait Méréssette, la fille des Bohémiens, de ces pauvres rebouteurs, qui habitaient là-haut, une cabane sous les roches.

Cette enfant de quinze à seize ans, noire comme une cerise bien mûre, le nez large, les dents blanches, avec de grands anneaux de cuivre dans les oreilles et toujours un bon sourire tout franc sur les lèvres, — pour moi, du moins, — était ce que j'avais vu de plus frais et de plus joli de ma vie.

Les Bohémiens ne descendaient pas à la messe, étant d'une autre religion que nous et je n'avais donc l'occasion de voir Méréssette que le jour où elle venait au moulin. Comme j'attendais le samedi avec impatience ! Que ce quart d'heure passé avec elle rachetait bien les longs jours où l'on ne se voyait pas et quel doux sourire lui montait tout à coup aux lèvres, lorsque je l'aidais à décharger son petit sac de blé, qu'elle ne voulait jamais confier à un autre que moi.

— Que c'est donc lourd, Méréssette, pour vos petites épaules, ce sac-là, lui répétais-je, chaque semaine ! Est-ce que ces grands paresseux de Kasper ou d'André ne pourraient pas vous porter ça jus qu'ici, au lieu de dormir au soleil, comme des lézards ?

— C'est vrai, Hans, faisait-elle alors, mais nous n'avons pas peur des lourdes charges, nous autres... Merci bien pour le coup d'épaules.

Et elle me souriait de ses belles dents blanches, et je sentais comme un baume bienfaisant se répandre sur mon cœur.

Comme elle paraissait heureuse dans mon vieux moulin ! Nous parcourions ensemble la chambre des meules, avec leurs engrenages et leurs courroies de cuir roux, et je me souviens que le bruit des chaînes, grinçant sur les poulies, lui faisait une grande peur. La fine poussière de farine, qui voligeait partout dans l'air, poudrait ses cheveux noirs, comme les marquises des anciens portraits.

— Regarde donc, Méréssette, lui dis-je, voilà mon moulin qui a mis de petites mouches blanches sur tes cheveux.

Et nous riions.

Puis elle reprenait le sac de la semaine passée, dont la grande meule avait fait de belle farine qui sentait bon.

— Oh ! qu'il pèse lourd, Hans, disait-elle chaque samedi ! Je crois bien que vous m'avez compté la grosse mesure, n'est-ce pas ?

— Mais non, Méréssette, mais non, je t'assure...

Et ses grands yeux incrédules m'interrogeaient, se doutant bien de quelque chose, et je me disais, en la voyant repartir si vaillante et si frêle :

— Brave petite femme, va, malgré sa peau noire et ses dents blanches. Celui qui t'aura sera bien heureux !

Et je restais cloué sur place, tout rêveur, jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la côte, dans les bruyères....

III

Ici, le père Muller s'arrêtait un peu pour respirer, et nous buvions un bon coup de vin.

Puis il reprenait...

Mais à cet endroit de son récit, de grosses larmes roulaient comme malgré lui dans la barbe toute grise du pauvre vieux.

Sa voix tremblait, et c'est tout ce que j'ai vu de plus triste que ce vieillard me contant le roman brisé de sa vie.

Pendant qu'il parlait, ses yeux restaient obstinément fixés de l'autre côté de la route, sur des pans de murs et des monceaux de décombres, que des herbes sauvages avaient envahis et d'où s'éle-

vait, sur un grand mérisier d'Alsace, qui y avait grandi, le chant joyeux d'une bergeronnette, ce petit oiseau de nos montagnes....

— Ecoutez donc comme il s'en donne, faisait le père Muller, en montrant les ruines du bout de sa canne.

Alors, après un silence et en se tournant vers moi, il reprenait :

— J'ai pensé que c'était son âme, monsieur, ce petit oiseau-là, l'âme de Méréssette, car elle est morte, la pauvre enfant, qui s'en vient, chaque soir, sur le mérisier de leur jardin, me consoler de ses chansons joyeuses. N'est-ce pas que ces choses-là sont possibles ?....

Alors, en me montrant les pans de murs et les monceaux de décombres, il me dit :

— Voilà tout ce qui reste du moulin, du beau moulin, qu'il avait fait construire pour elle, lorsqu'il l'épousa....

C'était un jeune homme de la ville, le fils du riche meunier Reinhard, qui, un beau jour, était tombé éperdument amoureux d'elle. Il lui avait, à la fête, sans doute, parlé de servantes, de toilettes, d'une belle voiture, peut-être, car le pauvre Hans fut bien vite délaissé, lui qui n'avait que son cœur, son vieux moulin et sa grosse casquette de loutre à lui offrir.

Enfin ils se marièrent et ce fut une noce comme on n'en revit jamais plus à Hugolsheim, ni dans les environs, à dix lieues à la ronde.

Après un voyage à Paris, qui dura un long mois, pensez donc, ils s'installèrent dans le moulin, là, en face du nôtre.... Il rapportait de là-bas les derniers perfectionnements du métier : des mécaniques impossibles, qui vous font de la farine à moitié prix, en un rien de temps et le vieux moulin d'Hugolsheim vit les clients l'abandonner peu à peu.... Ils prenaient tous le chemin de l'autre, du joli moulin en briques rouges, avec une grande porte en pierres de taille, où l'on entendait les meules tourner nuit et jours avec des grincements et des bruits de machines, qui vous faisaient trembler....

Madame Reinhard eut des servantes et des femmes de chambre pour l'habiller ; ses toilettes vinrent en droite ligne de Paris et même, au bout d'un an, on parla d'une voiture, d'une magnifique voiture qui arriva un beau matin. Mais voyez donc, monsieur, combien l'argent et le luxe sont peu solides ! Six mois après, des spéculations hasardées à la bourse, la ruine d'une grande maison de Strasbourg dont le gérant avait pris la fuite, forcèrent Reinhard à déposer son bilan. Il disparut, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.... Et sa femme, la petite Méréssette d'autrefois, qu'un pareil bouleversement avait brisée, mourut peu de temps après, subitement.

IV

Voilà ce que le père Muller me contait, par ce beau soir d'automne, devant la porte de son vieux moulin d'Hugolsheim, et je crois bien, si ma mémoire n'est pas trop en déroute, que des larmes lui perlaient au coin des yeux ; lorsque la nuit étant tout à fait descendue et les chœurs de jeunes filles ayant cessé, il dit, emplissant une dernière fois les verres :

Et maintenant, si nous allions nous coucher ?....

J. B. Chatrian.

Bruxelles (Belgique), 1892

NOS GRAVURES

LES MARINS FRANÇAIS AU PARC MONT-ROYAL

Durant leur séjour à Montréal, les marins français ont été l'objet de plusieurs belles démonstrations. Celle du parc Mont-Royal, le 27 août, avait un caractère intime ; les membres du comité de réception, accompagnés de quelques invités, offraient un lunch aux marins français. La table avait été dressée à Belle-Vue, en face de la ville, l'un des endroits les plus élevés de la montagne.

L'amiral de Libran y était présent, avec son